

# LE STATUT ÉPISTÉMOLOGIQUE DE LA MÉTAPHYSIQUE CHEZ KARL RAIMUND POPPER

**SORO Pegala**

*Doctorante au Département de Philosophie*

*Université Félix Houphouët-Boigny d'Abidjan-Cocody (Côte d'Ivoire)*

## **RÉSUMÉ**

Le statut épistémologique de la métaphysique diffère d'une doctrine à une autre. En effet, les positivistes logiques considèrent la métaphysique comme dépourvue de sens puisque n'ayant pas de statut épistémologique. Par contre, Popper admet que même si celle-ci n'est pas scientifique, elle est douée de signification. De ce fait, Popper et les positivistes logiques instaurent une ligne de démarcation entre la science et la métaphysique. Or, selon Quine et Kuhn, cette démarcation est illégitime en ce sens qu'on ne peut pas se débarrasser de la métaphysique : la science forme un tout inextricable duquel fait partie la métaphysique.

## **Mots-clés**

Falsifiabilité, corroboration, vérificationnisme, consensus, réductionnisme.

## **ABSTRACT**

*The epistemological status of metaphysics differs from a doctrine to another one. Indeed, logic positivists regard metaphysics as deprived of sense since not having an epistemological status. However, Popper admits that even though this one is not scientific, it is endowed with significance. By this fact, Popper and positivists settle a demarcation line between science and metaphysics. And yet, according to Quine and Kuhn, such a demarcation is illegitimate in the sense that one cannot get rid of metaphysics: science is an inextricable whole in which part metaphysics is.*

## *Keywords*

*Falsifiability, corroboration, verificationism, consensus, reductionism.*

## INTRODUCTION

Le Cercle de Vienne, composé d'un ensemble de philosophes et de scientifiques, s'est formé dans les années trente à Vienne, en réaction contre l'idéalisme provenant des grandes philosophies post-kantiennes qui étaient dominantes dans le monde germanique. En effet, leur projet d'unification de la science ne pouvait se réaliser en tenant compte de cet idéalisme considéré comme métaphysique. C'est ce que met en lumière Neurath lorsqu'il déclare qu'« *il est nécessaire, si on veut bâtir une science unifiée libérée de la métaphysique, de s'assurer que les énoncés qui forment la base de l'édifice sont eux aussi dégagés de toute métaphysique* »<sup>1</sup>. Selon les partisans de ce projet, la métaphysique constitue l'obstacle majeur quant à l'unité qu'ils recherchent pour la science. Sur une base vérificationnisme de la signification, ils affirment que les énoncés métaphysiques n'ont aucun sens parce qu'ils n'ont pas de statut épistémologique.

Chez Popper, il ne s'agit plus d'un critère de signification mais plutôt de celui de démarcation : la falsifiabilité ou la réfutabilité sert à distinguer les énoncés scientifiques de ceux métaphysiques. Ainsi, du vérificationnisme au falsificationnisme, la métaphysique n'est certes pas le lieu de vérification scientifique, mais elle garde quand même son sens. Ce n'est plus un critère de non sens mais celui de non science qui est évoqué. Cependant, toujours est-il que le problème de la démarcation demeure de sorte qu'on a d'un côté, la science et de l'autre, la métaphysique.

Compte tenu de ces deux thèses ci-dessus, concernant le statut épistémologique de la métaphysique, nous sommes amenés à nous interroger sur la place réelle de la métaphysique dans le vaste domaine de la connaissance scientifique. Autrement dit, derrière ce recul (du non sens au non science de la métaphysique) se profile la légitimité de la métaphysique. Peut-on l'exclure du champ de la science ?

L'hypothèse à justifier, ici, est que dans le champ de la science, on ne peut pas se débarrasser de la métaphysique. Si on le fait, on amputera la science d'une de ses parties. Ainsi, dans l'objectif de justifier cette hypothèse, il s'avère nécessaire d'user d'une démarche à la fois explicative et critique. En effet, il s'agira d'exposer les conceptions positivistes logiques et poppériennes, ensuite de les dépasser avec les thèses de Quine et de Kuhn.

## I.- LE STATUT ÉPISTÉMOLOGIQUE DE LA MÉTAPHYSIQUE CHEZ LES POSITIVISTES LOGIQUES

Le néo-positivisme ou positivisme logique ou encore empirisme logique constitue une attitude philosophique définie à l'origine par un groupe de savants et de philosophes en un cercle dénommé le « Cercle de Vienne ». Mais, face à l'incertitude de la philosophie et au progrès incontestables et éclatants de la physique, les positivistes logiques conclurent que la philosophie du moment ne correspondait plus à l'âge de la science présente. La nouvelle philosophie aura, alors, pour tâche la clarification des énoncés à travers l'analyse logique du langage. Comme nous l'avons annoncé ci-haut, le positivisme logique « *visait surtout deux objectifs : jeter les bases de la construction d'une science unitaire et immuniser la science contre toute contamination métaphysique* »<sup>2</sup>. Le rejet des propositions métaphysiques du projet de bâtir l'unité de la science nous amène à nous interroger sur le statut épistémologique de la métaphysique dans la théorie de la connaissance chez les positivistes logiques. Quelle procédure adoptent-ils pour démontrer que les énoncés métaphysiques sont dépourvus de signification ? Quel type de connaissance peut révéler les propositions métaphysiques ? Pour des raisons de commodités, il convient de montrer le statut épistémologique de la science et ensuite celui de la métaphysique.

### A.- Le statut épistémologique des énoncés scientifiques

Dans le but de montrer que les énoncés scientifiques, contrairement à ceux métaphysiques sont dotés de signification, les néo-positivistes ont adopté un critère de démarcation qu'ils ont rapidement assimilé au problème du sens. En quoi consiste, donc, la signification d'une proposition ?

Nous allons utiliser comme support l'article de Carnap : « Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage », extrait du Manifeste du Cercle de Vienne afin de mieux cerner le sens d'une telle démarcation. Chez Carnap la signification d'une proposition est très importante si bien que la valeur de vérité d'une phrase exige qu'elle ait nécessairement un sens. C'est la raison pour laquelle il soutient qu'« *on ne peut classer les phrases en (théoriquement) stériles ou fécondes, vraies ou fausses qu'à condition qu'elles aient un sens* »<sup>3</sup>. Pour lui, elle consiste à la soumission d'un mot à une méthode ou à

des critères d'évaluations. Selon Carnap, la condition nécessaire et suffisante pour qu'un énoncé élémentaire disons  $E(a)$ , soit significatif est qu'il puisse se traduire dans chacune de ces formules qui suivent :

- « 1- Les critères empiriques de « a » sont connus.
- 2- Il est établi de quels énoncés protocolaires  $E(a)$  est déductible.
- 3- Les conditions de vérité de  $E(a)$  sont établies.
- 4- La procédure de vérification de  $E(a)$  est connue »<sup>4</sup>.

Ces différentes formules révèlent la même chose parce que définir les critères empiriques de « a », c'est vérifier l'énoncé en donnant les énoncés protocolaires desquels il est déduit (existence des relations déductibles). Autrement dit, c'est soumettre l'énoncé à la vérification puisque le sens d'un énoncé consisterait dans son critère de vérité.

Dans cette perspective, on pourrait dire que seuls les énoncés vérifiables sont doués de sens et par conséquent scientifiques. Puisque la signification d'un mot est déterminée par les relations de déduction de son énoncé élémentaire, par ses conditions de vérité et par la méthode de sa vérification nous nous posons la question de savoir si les énoncés métaphysiques obéissent aux exigences de la méthode de signification ci-mentionnées ?

### ***B.- L'insignifiance des propositions métaphysiques***

Le rejet des propositions métaphysiques est dû au fait qu'elles sont dépourvues de signification et par conséquent ne peuvent être vérifiées. Elles ne possèdent aucun contenu factuel contrairement aux énoncés scientifiques. Carnap soutient que les énoncés de la métaphysique se révèlent comme des simili-énoncés à travers l'analyse logique. Il en distingue deux espèces :

La première espèce de simili-énoncés est déterminée par le fait qu'on y trouve un mot qu'on a par erreur accepté comme ayant une signification. C'est le cas du mot « Dieu » qui dans l'emploi mythologique est un mot dont la signification ne souffre d'aucune ambiguïté selon Carnap. Sa présence et ses manifestations peuvent être souvent constatées empiriquement. Contrairement à ce cas, dans l'emploi métaphysique « Dieu » est quelque chose qui est au-delà du physique ; il représente quelque chose de supra-empirique. Dans ce cas là, ce mot n'a plus la signification d'être ayant un corps ou celle d'être animé vivant dans

un corps puisqu'on la lui a enlevée. Et, si on ne lui donne aucune signification nouvelle, ce mot demeure sans signification.

Le second type de simili-énoncés est déterminé par le fait qu'ils sont dotés de signification mais qu'ils ne respectent pas la syntaxe qui les prive de sens. Carnap propose l'exemple de deux suites de mots :

(1) « César est et »,

(2) « César est un nombre premier »<sup>5</sup>. La troisième position de la suite (1) devrait être un prédicat ou un adjectif et non une conjonction. La suite (1) n'est pas conforme à la syntaxe et n'est pas un énoncé véritable car elle est syntaxiquement mal formée. Quant à la suite (2), elle respecte la syntaxe, mais la sémantique est violée. Par conséquent, elle est dénuée de sens parce qu'« *il est logiquement absurde d'attribuer à un général romain un prédicat de nombre ; les noms de personne et les prédicats de nombre n'appartiennent pas à des types dont les rangs se suivent immédiatement* »<sup>6</sup>.

Toute métaphysique est dépourvue de sens, car ne possédant aucun statut épistémologique. Seuls les énoncés scientifiques sont doués de signification parce qu'ils ont un statut épistémologique. L'analyse de Carnap, nous révèle la présence de deux domaines de connaissance bien distincts : d'un côté la science qui serait douée de signification dont les énoncés appartiendraient au langage et de l'autre la métaphysique dénuée de sens dont les énoncés s'y tiendraient en dehors. Dès lors, doit-on instaurer une ligne de démarcation rigide entre ces deux domaines de connaissance comme l'ont fait les positivistes logiques à travers leur critère de signification ? Qu'en est-il de la conception poppérienne du statut épistémologique de la métaphysique et en quoi diffère-il de celui de la science ?

## II.- LA QUESTION DU STATUT ÉPISTÉMOLOGIQUE DE LA MÉTAPHYSIQUE CHEZ POPPER

Le statut épistémologique de la métaphysique chez Popper est radicalement opposé à celui des positivistes logiques. En effet, à leurs yeux, « *ce qui distingue les théories scientifiques des propositions pseudo-scientifiques (et métaphysiques), c'est que les premières, contrairement aux secondes, possèdent une signification cognitive qui consiste en ce qu'elles sont vérifiables grâce aux données de l'expérience* »<sup>7</sup>. Par

conséquent, le critère de vérifiabilité basé sur l'induction rejette du champ de la science ses principales théories et lois parce qu'elles ne sont non seulement vérifiables mais aussi parce qu'elles ne peuvent être déduites à partir des énoncés d'observation. C'est pourquoi Popper a procédé d'une manière différente : « (...) dans ma conception, il n'y a rien qui ressemble à l'induction (...). Les théories ne sont donc jamais vérifiables empiriquement. Si nous désirons éviter l'erreur positiviste qui consiste à exclure, en vertu de notre critère de démarcation, les systèmes théoriques de la science naturelle, nous devons choisir un critère qui nous permette également dans le domaine de la science empirique des énoncés qui ne peuvent pas être vérifiés »<sup>8</sup>.

### **A.- La falsifiabilité : critère de scientificité et non de signification**

Popper avait jugé que le critère de vérifiabilité identifié à celui de signification était inadéquat à différencier les énoncés scientifiques de ceux métaphysiques. Par contre, celui de la falsifiabilité dont il est l'auteur y est approprié. Dès lors, quel est le statut des énoncés de la science ? Popper estime que les énoncés de la science ou encore le système des énoncés de la science sont caractérisés uniquement par leur falsifiabilité et non par leur vérifiabilité. Aussi écrit-il : « j'ai proposé (...) de prendre pour critère en la matière la possibilité, pour un système théorique, d'être réfuté ou invalidé. Selon cette conception (...) un système doit être tenu pour scientifique seulement s'il formule des assertions pouvant entrer en conflit avec certaines observations. Les tentatives pour provoquer des conflits de ce type, c'est-à-dire pour réfuter ce système permettent en fait de le tester. Pouvoir être testé, c'est pouvoir réfuter, et cette propriété peut donc servir, de la même manière, de critère de démarcation »<sup>9</sup>. Cela n'est guère étonnant car, contrairement à la vérifiabilité qui stipule la confirmation de la vérité de l'énoncé comme certitude absolue et irrévocable, la falsifiabilité a pour unique objectif la possibilité de cet énoncé à être testé, à être remis en cause. Aussi, écrit-il : « en d'autres termes, je n'exigerai pas d'un système scientifique qu'il puisse être choisi, une fois pour toutes, dans une acception positive mais j'exigerai que sa forme logique soit telle qu'il puisse être distingué, au moyen de tests empiriques, dans une acception négative : un système faisant partie de la science empirique doit pouvoir être réfuté par l'expérience »<sup>10</sup>.

Ce faisant, Popper propose en lieu et place de la confirmation, la corroboration des théories en science qui suppose l'existence de degrés différents de testabilité. Ainsi, « *parmi les théories, certaines pourront être très bien testées, d'autres se prêteront très difficilement à être testées d'autres encore seront impossibles à tester. Les dernières n'intéressent pas les chercheurs des sciences empiriques. On peut les qualifier de métaphysiques* »<sup>11</sup>. Les théories qui seront dans l'impossibilité d'être testées sont évidemment celles qui ne représentent aucun intérêt pour ceux-ci parce qu'elles sont considérées comme métaphysiques. Dès lors, quel genre de connaissance révèle les théories métaphysiques ? Autrement dit, en quoi les énoncés métaphysiques sont-ils différents de ceux scientifiques ?

### ***B.- La signifiante et l'irréfutabilité des propositions métaphysiques***

La thèse vérificationniste de la signification avait un objectif clair et précis. En effet, « *l'intention dans la théorie d'inspiration tractatuséenne de la signification, c'est de parvenir à l'élimination de la métaphysique par le tracé d'une ligne, présentée comme celle d'une démarcation, entre les énoncés légitimes de la science et ceux, illégitimes du point de vue du sens ou de la signification, de la métaphysique. Or, si le critère de démarcation est modeste et ne suggère que l'établissement d'une différence entre la science et la métaphysique, le critère de signification vise non seulement la mise en évidence de cette différence, mais l'élimination de la métaphysique en tant qu'usage significatif du langage* »<sup>12</sup>. Toutefois, une telle attitude est inadmissible, inadéquate et illégitime aux yeux de Popper. Selon lui, la métaphysique ne saurait-être limitée, au point de l'extirper du langage signifiant. Il le traduit en ces termes précis : « *J'espère qu'on comprendra (...) que ma proposition ne consiste pas à tracer la ligne de démarcation de manière à la faire coïncider avec la frontière du langage, la science demeurant à l'intérieur de ces limites et la métaphysique se trouvant proscrite parce qu'exclue de la classe des énoncés doués de sens* »<sup>13</sup>. Le problème de l'absence de signification ne doit pas correspondre à celui de la démarcation parce qu'un énoncé peut se révéler non scientifique parce qu'irréfutable ou non testable et pourtant avoir un sens. C'est pourquoi, Popper nous invite à comprendre que : « *lorsqu'une théorie se révèle non-scientifique ou « métaphysique », elle ne se révèle pas pour autant négligeable, insignifiante, « vide de sens » ou encore absurde* »<sup>14</sup>. Et cela, pour plusieurs raisons. D'abord, pour des raisons logiques, les énoncés métaphysiques ne peuvent pas être dénués de sens, dès lors

qu'on a accepté que les lois scientifiques soient douées de signification. En substance, c'est ce qu'écrit Popper : « (...) si l'on reconnaît une signification à la négation d'un énoncé existentiel, force est d'admettre que cet énoncé métaphysique même en a également une »<sup>15</sup>. Concernant les raisons d'ordre épistémologique, « un énoncé qui est d'abord métaphysique devient souvent, avec le progrès de la connaissance, un énoncé scientifique, lorsqu'il est possible de le mettre à l'épreuve »<sup>16</sup>. L'exemple du système copernicien qui avait son origine dans le culte que les néo-platoniciens adressaient à la lumière du soleil en est à propos.

Contrairement à la vérifiabilité qui est stricte, la falsifiabilité de Popper se révèle souple et ouverte. Souple, en ce sens que Popper fait l'effort de réhabiliter la métaphysique dans le langage car il estime que la métaphysique tout comme la science sont toutes deux parties intégrantes du langage : « contrairement à ces stratagèmes anti-métaphysiques, entendez d'intention anti-métaphysique, mon objectif tel que je l'envisage n'est pas d'entraîner la défaite de la métaphysique (...) »<sup>17</sup>. Aussi est-il que la réfutabilité est ouverte en ce sens qu'elle permet de restaurer les énoncés (universels ou singuliers) dans le domaine de la science. Dès lors, est-il légitime d'instituer une ligne de démarcation, aussi souple et ouverte, soit-elle entre la science et la métaphysique?

### **III.- LE STATUT ÉPISTÉMOLOGIQUE DE LA MÉTAPHYSIQUE CHEZ QUINE ET KUHN**

Dans les conceptions positivistes logiques et poppériennes, le critère de vérifiabilité et celui de falsifiabilité trace une ligne (rigide ou souple et ouverte) séparant les énoncés doués de signification de ceux qui en sont dépourvus, ou encore les énoncés falsifiables de ceux irréfutables. Popper n'a pas pu résister au dogme de la science tout comme les positivistes logiques. En effet, pour eux, la science et la métaphysique sont deux savoirs distincts de sorte que la métaphysique ne fasse pas partie de la science. De telles conceptions ne rencontrent pas l'assentiment de Quine tout comme celles des historiens des sciences, en l'occurrence Thomas Kuhn. En effet, ceux-ci estiment que la métaphysique ne saurait se soustraire de la science car elle est inextricablement liée à celle-là. Comment procèdent-ils pour étayer leur conception ?

### A.- Vers le pragmatisme de Quine

Bien qu'il soit positiviste logique, Quine s'oppose à la théorie de la signification, comme l'a fait (confère II) Popper son contemporain. En effet, Quine estime que l'existence de ce critère positiviste de la démarcation entre la science et la métaphysique s'avère inexact. Pour lui, deux dogmes sont au fondement de cette théorie positiviste logique : « *Le premier consiste à croire en un clivage fondamental entre les vérités analytiques (...) et les vérités synthétiques (...). Le second, le réductionnisme, consiste à croire que chaque énoncé doué de signification équivaut à une construction logique à partir de termes qui renvoient à l'expérience immédiate* »<sup>18</sup>. Selon Quine, l'approche méthodologique de ces deux dogmes par rapport à la question de la signification du langage qui exige une approche holistique est mauvaise. C'est pourquoi,

les enjeux de Quine à travers l'analyse de ces deux dogmes consiste d'un côté, « *à effacer la frontière entre la métaphysique spéculative et les sciences de la nature* »<sup>19</sup> en dévoilant l'inefficacité de la démarcation faite par le critère de vérifiabilité et également celui de falsifiabilité poppérienne ; et de l'autre réorienter la problématique de la signification dans un cadre pragmatique.

Le premier dogme de la théorie vérificationnisme de la signification est d'avoir eu foi en la distinction entre vérités analytiques et vérités synthétiques. Quine montre que cette croyance n'est point justifiée ; on ne peut soutenir une telle distinction parce qu'il n'y a pas, d'une part, une vérité analytique et d'autre part, une vérité synthétique. Opérer une telle différence serait adopter une attitude dogmatique. Il n'existe pas de vérités analytiques isolées, en ce sens que le contexte pragmatique du langage dévoile que « *la vérité dépend en général à la fois du langage et des faits extra-linguistiques* »<sup>20</sup>. En conclusion, les positivistes logiques ont eu tort de croire qu'il pouvait exister d'un côté, les vérités analytiques et de l'autre, celles synthétiques.

Quine attire encore notre attention sur le fait que la théorie vérificationniste de la signification procède d'un autre dogme appelé le réductionnisme. Cette théorie comme nous l'avons dit plus haut, déclare que le sens d'un énoncé est sa méthode de vérification. Deux idées s'attachent à cette théorie : la première « *suppose que tout énoncé doué de sens peut être traduit en un énoncé (vrai ou faux) portant sur l'expérience immédiate* »<sup>21</sup>. Dès lors, chaque proposition de la science serait confrontée de façon individuelle à l'expérience. La seconde dont

découle la première, pose l'énoncé comme étant l'unité de la signification de la science. Or, chez Quine la relation qui unit un énoncé et les expériences qui permettent à accroître ou à diminuer sa confirmation ne saurait être d'ordre individuel. Cela pour au moins deux raisons : d'abord, l'impossibilité de traduire tous les énoncés de sens en énoncés portant sur l'expérience. Ensuite, les énoncés de la science ne sont pas des unités significatives isolées. En effet, il est faux de croire que « *chaque énoncé, isolé de ses compagnons, peut être confirmé ou infirmé* »<sup>22</sup>. C'est pourquoi, il propose « *l'idée que nos énoncés sur le monde extérieur sont jugés par le tribunal de l'expérience sensible, non pas individuellement, mais seulement collectivement* »<sup>23</sup>. Ce qui signifierait que les énoncés de la science sont un ensemble de signification et ils seront jugés par ce tribunal collectivement. Dès lors, c'est la méthode holistique qui serait convenable pour traiter le problème de la signification des énoncés en science. On ne doit pas prendre l'énoncé comme l'unité de la signification empirique car Quine pense qu'en procédant ainsi, on adopte une grille aux mailles trop serrées et que « *l'unité de signification, c'est la totalité de la science* »<sup>24</sup>. Pour lui, il n'y a de sens que la totalité ; ce qui est pris individuellement n'a aucune signification.

Dans la conception holistique de Quine, la science est un tout inextricable. En un mot, c'est le savoir et il l'exprime comme suit : « *La totalité de ce qu'il est convenu d'appeler notre savoir ou nos croyances, des faits les plus anecdotiques de l'histoire et de la géographie aux lois les plus profondes de la physique atomique ou même des mathématiques pures et de la logique, est une étoffe tissée par l'homme, et dont le contact avec l'expérience ne se fait qu'aux contours. Ou encore, pour changer d'image, l'ensemble de la science est comparable à un champ de forces, dont les frontières seraient l'expérience. Si un conflit avec l'expérience intervient à la périphérie, des ajustements s'opèrent à l'intérieur du champ* »<sup>25</sup>.

À travers ces métaphores de Quine, il est possible de déceler le rapport entre les énoncés de la science et les autres énoncés. Il refuse l'existence d'une ligne de démarcation ferme entre les énoncés de la science et ceux de la métaphysique. Car, « *du point de vue de leur statut épistémologique, les objets physiques et les dieux ne diffèrent que par degré et non pas par nature. L'une et l'autre sorte d'entités ne trouvent place dans notre conception que pour autant qu'elles sont culturellement postulées. Si le mythe des objets physiques est supérieur à la plupart des autres, d'un point de vue épistémologique, c'est qu'il s'est avéré être un instrument plus efficace que les autres mythes, pour insérer une structure*

*maniable dans le flux de l'expérience* »<sup>26</sup>. Quine estime que la différence entre les deux types d'objets est plutôt de degré non de nature. En effet, ce qui différencie les deux sortes d'objets, c'est « *le degré avec lequel ils facilitent nos interactions avec les expériences sensorielles* »<sup>27</sup>. C'est, donc culturellement et non pas épistémologiquement que certains objets sont privilégiés par rapport à d'autres. Epistémologiquement, ces objets jouissent d'un statut ontologique analogue. Dès lors, la question n'est pas de démarquer les énoncés pourvus de sens de ceux qui en sont dépourvus, ni la science de la métaphysique ; mais plutôt de permettre que tous les énoncés du langage soient articulés dans le processus de confirmation et d'infirmité des théories scientifiques.

La métaphysique et la science sont, selon Quine, deux entités du savoir qui ne sauraient être différenciées par le tracé d'une ligne de démarcation comme l'ont fait les positivistes logiques et Karl Popper. Les historiens des sciences (tel que Kuhn) comme nous l'avons dit plus haut, abondent dans ce même sens.

### ***B.- La réintroduction de la métaphysique dans la science par Kuhn***

La démarcation entre science et métaphysique faite par les positivistes logiques et Popper obéit au clivage qu'ils ont opéré entre le contexte de justification et celui de découverte. Ces derniers ont privilégié le contexte de justification parce que, selon eux, dans celui de la découverte abondent des dimensions psychologiques, sociologiques, historiques, métaphysiques, etc. En un mot, toutes choses qu'on ne peut justifier de façon logico-empirique car n'obéissant pas aux exigences de la science. Contrairement à ces épistémologies justificationnistes, les historiens des sciences estiment qu'il serait illégitime de faire une telle démarcation car la science ne saurait se détacher de la métaphysique. Cette conception se retrouve dans la description de l'activité de recherche en son progrès que fait Kuhn. Chez lui, ce n'est pas la falsifiabilité ou la vérifiabilité qui caractérise les théories scientifiques mais la résolution d'énigmes dans le cadre d'une matrice disciplinaire garantissant des solutions existantes aux groupes de savants. C'est ce que traduit Bouveresse lorsqu'elle dit dans son commentaire que, « *la science normale est résolution de puzzle, (...)* »<sup>28</sup>. Et, cette résolution tient compte bien sûr des éléments déjà cités qui ne peuvent être justifiés de manière logico-empirique mais de façon dogmatique, irrationnelle, consensuelle entre experts, usant de décisions

extra-scientifiques. Ce qui amène la psychologie, la sociologie, l'histoire, la métaphysique, etc à prendre place dans le vaste champ de la science. En effet, la métaphysique ne saurait retrouver son importance si cette dernière n'avait été réhabilitée dans le processus de la dynamique des sciences. Et la science sans ces éléments métaphysiques aurait du mal à aller de l'avant parce qu'il n'est pas aisée de rendre compte de la démarche par laquelle, il y a progrès, en tenant compte uniquement de l'inspection de la structure logique du corpus des résultats.

## CONCLUSION

Karl Popper, tout comme les positivistes ont tracé une ligne de démarcation entre les énoncés de la science et ceux de la métaphysique. Tout compte fait, la métaphysique demeure séparée de la science soit par un critère de signification ou de vérifiabilité soit par un critère de falsifiabilité ou de testabilité. En effet, pour les positivistes logiques la métaphysique est dépourvue de signification parce que non vérifiable ; elle n'a donc pas de statut épistémologique alors que Popper déclare qu'elle est douée de signification mais elle n'est pas scientifique car irréfutable. Ces conceptions font état du fait qu'il est légitime de garder les propositions métaphysiques en dehors de la science.

Or, nous nous accordons avec l'histoire des sciences qui montre que c'est une erreur de vouloir instituer une ligne de démarcation rigide ou encore souple entre la science et la métaphysique. Autrement dit, il est illégitime de délimiter la science uniquement aux énoncés qui sont vérifiés ou réfutés. Une telle démarcation ne se justifie absolument pas, puisque la métaphysique fait partie de la science. C'est ce qu'ont montré par exemple, Quine et Kuhn : ils ont su réhabiliter la métaphysique en l'intégrant dans la science. Paul Feyerabend adhère également à cette thèse lorsqu'il estime que la connaissance, « *c'est plutôt un océan toujours plus vaste d'alternatives mutuellement incompatibles et peut-être même incommensurables* »<sup>29</sup>. Pour lui, tous les faits humains (contes, les mythes...) et également tous les hommes de quelque niveau que ce soit (experts, profanes etc.), tous contribuent à l'édification de la science. Cela fait montre de ce que, la science regorge aussi des dimensions qui ne répondent pas aux exigences de la science.

## NOTES

- 1 MALHERBE (J. F.).- La philosophie de Karl Popper et le positivisme logique (Paris, PUF, 1976), p. 59.
- 2 MEYER(M.).- La philosophie anglo-saxonne (Paris, PUF, 1994), p. 506.
- 3 CARNAP (R.).- « Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage » in Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits (Paris, PUF, 1985), p. 156.
- 4 CARNAP (R.).- Idem, p. 160.
- 5 CARNAP (R.).- Idem, p. 163.
- 6 JACOB (P.).- « Comment peut-on ne pas être empiriste ? » in De Vienne à Cambridge, l'héritage du positivisme logique de 1950 à nos jours, (Paris, Ed. Gallimard, 1980), p. 15.
- 7 JACOB (P.).- Comment peut-on ne pas être empiriste ? in De Vienne à Cambridge, l'héritage du positivisme logique de 1950 à nos jours, (Paris, Ed. Gallimard, 1980), p. 12.
- 8 POPPER (K.R.).- La logique de la découverte scientifique (Paris, Payot, 1984), traduit de l'anglais par Nicole Thyssen-Rutten et Philippe Devaux, p. 37.
- 9 POPPER (K.R.).- Conjectures et réfutations, (Paris, Payot, 1985), traduit de l'anglais par Michelle Irène et Marc de Launey, p. 377.
- 10 POPPER (K.R.).- Ibid.
- 11 POPPER (K.R.).- Ibid.
- 12 KOUDOU (L.R.).- Logique et langage chez Wittgenstein : nécessité logique et signification, Thèse de doctorat D'Etat, Département de philosophie, Université Félix Houphouët-Boigny, 2012-2013, p. 265.
- 13 POPPER (K.R.).- Conjectures et réfutations, (Paris, Payot, 1985), traduit de l'anglais par Michelle Irène et Marc de Launey, pp. 378-379.
- 14 POPPER (K.R.).- Idem, p. 67.
- 15 POPPER (K.R.).- Idem, p. 380.
- 16 BOUVERESSE (R.).- Karl Popper ou le rationalisme critique (Paris, J. Vrin, 1981), p. 58.
- 17 POPPER (K.R.).- La logique de la découverte scientifique (Paris, Payot, 1984), traduit de l'anglais par Nicole Thyssen-Rutten et Philippe Devaux, p. 34.
- 18 QUINE (W.V.O.).- « Les deux dogmes de l'empirisme » in JACOB (J.), De Vienne à Cambridge, l'héritage du positivisme logique de 1950 à nos jours, (Paris, Gallimard, nrf, 1980), p. 87.
- 19 QUINE (W.V.O.).- Ibid.
- 20 QUINE (W.V.O.).- Idem, p. 103.
- 21 QUINE (W.V.O.).- Idem, p. 104.
- 22 QUINE (W.V.O.).- Idem, p. 107.
- 23 QUINE (W.V.O.).- Ibid.
- 24 GOCHET (P.).- Quine en perspective. Essai de philosophie comparée (Paris, Flammarion, 1978), p. 22.
- 25 QUINE (W.V.O.).- « Les deux dogmes de l'empirisme » in JACOB (J.), De Vienne à Cambridge, l'héritage du positivisme logique de 1950 à nos jours, (Paris, Gallimard, nrf, 1980), p. 108.
- 26 QUINE (W.V.O.).- Idem, p. 110.
- 27 QUINE (W.V.O.).- Idem, 111.
- 28 Cette idée est empruntée à Kuhn par Bouveresse R. dans son œuvre Karl Popper ou le rationalisme critique (Paris, J.Vrin, 1981), p. 86.
- 29 FEYERABEND (P.K.), Contre la méthode (Paris, Éditions Seuil, 1979), trad. Baudouin

Jurdant et Agnès Schlumberger, p. 27.

## **BIBIOGRAPHIE**

### **I / ŒUVRES ET ARTICLES DE POPPER**

#### **1°) Œuvres de Popper**

La Logique de la découverte scientifique, traduit de l'anglais par Nicole Thyssen-Rutten et Philippe Devaux, Paris, Payot, 1984, 480 p.

-Conjectures et réfutations, Traduit de l'anglais par Michelle-Irène et Marc B. de Launay, Paris, Payot, 1985, 610 Pages.

#### **2°) Articles de Popper**

« Le mythe du cadre de référence », in Karl Popper et la science d'aujourd'hui, (Paris, Aubier, 1989), trad. par Renée Bouveresse, pp. 1- 41.

« La démarcation entre la science et la métaphysique », in De Vienne à Cambridge, (Paris, Gallimard, 1980), trad. par Pierre Jacob, pp. 127-176.

### **II / ŒUVRES ET ARTICLES SUR POPPER**

#### **1°) Ouvrages sur Popper**

BOUVERESSE (R.), Karl Popper ou le rationalisme critique, (Paris, Vrin, 1981), 199 p.

MALHERBE (J-F.), La Philosophie de Karl Popper et le positivisme logique, (Paris, PUF, 1976), 313 p.

#### **2°) Articles sur Popper**

COUMET (E.), « Karl Popper et l'histoire des sciences », in Anales, économies, société, civilisation, 1975, Vol.30, 11051-122.

GRANGER (G.G.), « Peut-on assigner des frontières à la connaissance scientifique ? », in Karl Popper et la science d'aujourd'hui, (Paris, Aubier, 1989), pp. 47-76.

### **III / ŒUVRES ET ARTICLES D'INTERET GENERAL**

#### **1°) Ouvrages d'intérêt général**

DESNOCES (N.), Le contexte de découverte dans la philosophie de Karl R. Popper, Thèse de Doctorat Unique, Département de Philosophie, Université Abidjan Cocody, 2008-2009, 450 pages.

FEYERABEND (P.K.), Contre la méthode, trad. Baudouin Jurdant et Agnès Schlumberger, Paris, Éditions Seuil, 1979, 350 pages.

GOCHET (P.), Quine en perspective, (Paris, Flammarion, 1978), 229 pages.

KOUDOU (L.R.), Logique et langage chez Wittgenstein : nécessité logique et signification, Thèse de doctorat D'Etat, Département de philosophie, Université Félix Houphouët-Boigny, 2012-2013, 524 pages.

KUHN (T.S.), La structure des révolutions scientifiques, (Paris, Flammarion, 1972), trad.

de l'américain par Nouvelle Bibliothèque Scientifique, 246 pages.

MEYER (M.), La philosophie anglo-saxonne, (Paris, PUF, 1994), 596 pages.

## 2°) Autres articles

CARNAP (R.), « Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage » in Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits (Paris, PUF, 1985), pp. 155-179.

HEMPEL (C. G.), « Les critères empiristes de la signification cognitive : problèmes et changements » in De Vienne à Cambridge, l'héritage du positivisme logique de 1950 à nos jours, (Paris, Gallimard, nrf, 1980), pp. 61-86.

JACOB (P.), « Comment peut-on ne pas être empiriste ? » in De Vienne à Cambridge, l'héritage du positivisme logique de 1950 à nos jours, (Paris, Ed. Gallimard, 1980), pp. 9-55.

QUINE (W.V.O.), « Les deux dogmes de l'empirisme » in De Vienne à Cambridge, l'héritage du positivisme logique de 1950 à nos jours, (Paris, Gallimard, nrf, 1980), pp. 87-112.

SOULEZ (A.), « La Conception Scientifique du Monde : le Cercle de Vienne » in Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits (Paris, PUF, 1985), pp. 105-129.